

LES PETITS CONTRETEMPS

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.
Aurélia Bonnal, *The Queen is Dead*, 2012.
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.

Gaëlle Héaulme

LES PETITS CONTRETEMPS



BUCHET ❁ CHASTEL

© Libella, Paris, 2013
ISBN : 978-2-283-02701-1
ISSN : 2110-0713

*À Christian,
Martin, Juliette, Barthélémy*

Mon père est au fourneau face à une poêle contenant de la cervelle et des œufs. Mais qui a de l'appétit ce matin ? Je me sens aussi léger que du balsa. Quelque chose vient d'être dit. C'est ma mère qui l'a dit. Quoi au juste ? Quelque chose, je parie, ayant trait à l'argent. J'apporterai ma contribution si je ne mange pas. Papa tourne le dos au fourneau. « Je suis au fond du trou, ne m'enfonce pas davantage. » La lumière suinte à travers la fenêtre. Quelqu'un pleure. La dernière chose dont je me souviens est l'odeur de la cervelle et des œufs brûlés. Toute la matinée est jetée par pelletées à la poubelle, et mélangée à d'autres choses.

Raymond Carver
« Balsa », in *La Vitesse foudroyante du passé*

Déjeuner en paix

Quand je me lève, il est assis dans la cuisine. À travers le carreau, je peux voir son dos, la saillie des omoplates, ses cheveux blanchis par endroits. Ses mains sont posées à plat sur ses genoux. La cafetière reflète en l'allongeant son visage, si bien que je peux détailler à la fois le dos sans fantaisie de mon mari et sa longue tête soporifique, légèrement tournée vers le poste de radio. Lui ne m'a pas encore vue.

Je rentre.

Aussitôt il commence à me parler. Je lui fais signe qu'il me faut d'abord mon café. Je lui fais ce geste chaque matin depuis bientôt vingt ans mais il ne peut s'empêcher de commenter les informations que la radio diffuse. Ses paroles sont exaltées, sa voix rapide pénètre dans mon crâne comme une petite aiguille blanche et brûlante.

Je m'assois en face de la fenêtre qui donne sur le jardin. Il se lève et me sert mon café sans cesser de parler. Il est massif

et me cache la vue. Du plat de la main je le pousse très légèrement sur le côté. Dehors je vois les arbres qui bougent doucement et l'herbe qui mûrit. Je mets un sucre dans le café et je tourne.

Depuis toutes ces années, j'ai eu beau mettre le réveil un quart d'heure, une demi-heure avant l'heure habituelle, il est toujours levé avant moi. Assis dans la cuisine. Guettant ma venue.

J'ai envie d'aller dehors, je lui dis, Je vais boire mon café dehors. L'air frais du matin me fait du bien. Il me suit. Il s'assoit en face de moi. Il parle.

12

Je ramasse une pierre, un objet lourd qui tient tout entier dans ma main. Il commence à me raconter sa longue, longue journée d'hier.

Je frappe un grand coup sur son crâne.

Il se tait un court instant, puis il murmure, Voyons.

Je frappe encore. Son corps s'affaisse.

Mais ce n'est pas fini.

– Voyons, qu'est-ce que tu fais ?

Je note que sa voix a faibli. Il tient sa tête dans sa main, et le sang coule abondamment de la plaie.

Il est monté dans la salle de bains. Je reste tranquille un moment. Par la fenêtre, il continue, une serviette-éponge enroulée autour de sa tête :

– Pourquoi fais-tu des choses pareilles? – et il fume un de ses satanés cigarillos. Faut-il que j’appelle la police?

Je vois comme ses mains serrent les montants de la fenêtre.

Puis il revient, il chancelle un peu en s’asseyant sur le banc.

J’enjambe les plantes, les jouets. Dans le tas de bois je choisis une bûche.

– As-tu quelque chose à me reprocher?

Un grand coup en pleine figure. Il tombe, le cigare roule sous mon pied, je le ramasse et je tire une bouffée.

Il essaie encore de m’expliquer quelque chose. Je donne un coup si fort qu’il ne dira plus rien. Comme il râle un peu, je lui fourre l’emballage des croissants dans la bouche, je le fais rouler loin de ma vue et je le laisse allongé dans l’herbe.

Je prépare un café bien tassé, et des tartines beurrées. Je déjeune toute seule dehors en écoutant les oiseaux.

Tombent les feuilles

Aujourd'hui c'est dimanche et par la fenêtre il regarde sa fille qui est grimpée dans l'arbre.

Elle lui fait signe, Ohé! Il répond distraitement et retourne remuer les pommes de terre dans la poêle. Il a une cigarette aux lèvres, et un verre de vodka dans la main. De temps en temps, il pose la cigarette, boit et se ressert. On est dimanche, non? Magret, salade, pommes de terre, personne ne pourra dire qu'il ne s'occupe pas bien de sa fille. Même s'il est déjà cinq heures et que sa mère va venir la chercher dans moins d'une heure. D'ailleurs, il va se raser, et mettre une chemise propre, ranger un peu.

Il laisse la poêle sur feu vif, emporte la bouteille, les cigarettes, et monte à la salle de bains. L'eau froide lui fait du bien, il se rase rapidement et choisit une chemise vert amande, qui illuminera un peu, pense-t-il, son teint gris. Viendra-t-elle seule, ou avec son gigolo? Car comment appeler un type qui non seulement est plus jeune que sa femme, mais en plus ne travaille pas plus d'un ou deux jours par mois?

– Tu devrais faire un effort, a-t-elle dit l'autre jour, c'est un gars bien, tu sais.

– Ah ouais? Et tu peux m'expliquer ce qu'il fait dans la vie, à part coucher dans mon lit avec ma femme?

– Il écrit.

– Tu te fous de moi?

Mais elle a dit cela : il écrit, avec un tel trémolo dans la voix, une espèce d'adoration béate, à lui qui n'écrit pas, qu'il a préféré donner un coup de poing dans le mur. D'ailleurs, ce soir-là, elle n'est pas restée manger alors que dans le four mijotaient deux tartes aux légumes, puisque maintenant elle est végétarienne. Il les a mangées tout seul dans le noir, il n'avait pas plus envie d'allumer la lumière que de mettre la radio, il a bien le droit de se promener à poil dans la maison en mangeant et en buvant ce qu'il veut dans l'obscurité. Il la revoit qui s'enfuit comme s'il l'avait menacée. Or il a juste crié, Tu te fous de moi? et a cogné dans le mur. Bien sûr, juste avant, il serrait son petit visage blanc dans une seule de ses mains, et il sentait qu'il suffirait d'une pression un peu plus forte pour lui briser la mâchoire, mais il s'était contrôlé, il avait tapé dans le mur.

Il est allongé sur son lit maintenant et la bouteille a roulé sous la table de nuit. Il sent vaguement une odeur de brûlé, une fumée noire qui colle au plafond. Il faut se lever, bon Dieu, quelle heure est-il? Il se redresse difficilement, il fait noir à la fenêtre, où est Lili? Il ouvre, il hurle son prénom, il entend sa voix rauque qui déchire la nuit et seul le silence lui répond. Dans l'escalier, il faut faire de si grands pas, la houle est si forte qu'il préfère descendre à quatre pattes et à

reculons. Pas si bête, murmure-t-il. Arrivé en bas, il n'allume toujours pas. Que trouverait-il? Le triste décor de ses dimanches. Pourtant, un dimanche sur deux, il faut faire un effort et préparer un repas, mais que s'est-il passé?

Il rugit encore : Lili! et navigue jusqu'à la cuisine. Elle est là, attablée dans la pénombre devant son assiette vide. Elle a éteint le feu sous la poêle, mais l'odeur de brûlé persiste et l'air est irrespirable. Il ouvre la fenêtre et chasse la fumée.

– Merde, Lili, faut répondre quand je t'appelle.

– Je suis tombée de l'arbre. J'ai mal là.

Et elle lui tend son bras, c'est bizarre il a l'air monté à l'envers.

Il allume. Le visage de Lili est tout blanc, des larmes coulent sur ses joues.

– Bon sang, Lili, et ta mère n'est pas venue?

– Non, tu as oublié, c'est le week-end de trois jours. Je dors ici.

– Oh, Lili.

– J'ai mal, papa, tu dormais.

– Oui bien sûr. Je t'emmène à l'hôpital.

– Appelle maman.

– Oui. Je t'emmène et j'appelle.

– Mets une chemise et des chaussures, papa.

– Bien sûr.

La route est droite jusqu'à l'hôpital, en ce dimanche il n'y a pas de circulation, il peut ainsi tanguer sans danger. Bien sûr, maman ne répond pas au téléphone, trop occupée, on s'en doute. Il laisse un message sec, ta fille est tombée de l'arbre, je suis à l'hôpital, sans préciser la nature de ses

blessures. Puis il rappelle, excuse-moi, c'est le choc, la vie est dure sans toi. Il hésite. Les nuits sont longues sous ta fenêtre. Les nuits sont longues. Ensuite il cherche un moyen d'effacer ce message.

18

Lili a un grand bleu le long de la jambe, et son coude s'est déboîté. Le médecin lui explique ce qu'on va lui faire, il s'évanouit. Son grand corps tombe dans les bras d'une infirmière petite et menue. Qu'a-t-il mangé aujourd'hui? Vodka et cigarettes. Pendant sa courte absence, il voit le visage de sa femme, elle lui sourit, elle lui dit, Tu es merveilleux, tu as fait exactement ce qu'il fallait. Il revient à lui, étendu sur un lit, une perfusion au bras. Sa femme est penchée sur lui et hurle, elle l'a attrapé par la chemise et le secoue. Il voit ses yeux bleus, avec la petite ride qui court juste en dessous et les étire. Il voit le grain de la peau, la bouche. Il susurre, Mon amour. Mais, peu à peu, il prend conscience de ce qu'elle est en train de crier, Espèce de salaud, qu'est-ce que tu lui as fait, Rien, elle est tombée de l'arbre. Qu'est-ce qu'elle foutait dans l'arbre? Tu sais, la cabane. Mais elle est pourrie, ta cabane! Coupe l'arbre! Il est centenaire, ce sont mes ancêtres qui l'ont planté, je m'en fous, je vais le faire couper. Et puis : Les nuits sont longues sous ma fenêtre? C'est toi qui viens beugler et menacer? J'ai porté plainte, je te préviens.

Plus tard, ils sont ensemble dans la maison. Lili passe la nuit à l'hôpital. Ils boivent du café en attendant le matin. Elle lui beurre des tartines et lui ordonne gentiment, Mange, tu as vraiment une sale tête.

Au petit jour, une bande de bûcherons déboile dans le jardin et toute la journée ils s'occupent à couper l'arbre centenaire. Lili est retournée chez sa mère. Il fait des tas avec les bûches, les branches, du petit bois. Il a de quoi se chauffer pour au moins dix ans, pense-t-il. Et il se voit, paisiblement assis devant la cheminée avec un verre et une cigarette, disant à Lili, Ma chérie, va donc chercher une bûche ou deux.

L'invitation

Elle nous dit : Soyez là à dix-neuf heures, comme ça on ne se couche pas trop tard. Un repas sur la terrasse, à la bougie. À la bonne franquette.

21

Nous arrivons à dix-neuf heures trente. Il fait encore très chaud.

Les cheveux en bataille, elle est en train de tailler en petits cubes différents légumes qui s'entassent sur la planche à découper, au milieu des épluchures et des pépins. Partout autour d'elle, sur cette table où nous devons manger, un bric-à-brac de nourriture dans des sacs en plastique, les reliefs du repas de midi, les devoirs de vacances, des plantes fatiguées dans des pots et des sacs de terreau ouverts.

Elle lève les yeux et constate, Vous êtes en avance !

Non, on est en retard.

D'une main, elle nous congédie, Allez vous baigner, je n'ai pas fini.

Nous n'avons pas nos maillots.

Demandez à quelqu'un, allez hop!

Et elle s'absorbe dans sa tâche, manipulant le hachoir de plus en plus vite.

Nous comprenons que ce n'est pas le moment de la contrarier.

Nous nous retrouvons avec des maillots d'emprunt (trop petit pour moi, trop grand pour Jo) à barboter dans la piscine. Jo me propose d'échanger mais je ne tiens pas à être encore plus ridicule dans un bikini de femme.

Je lui demande :

– Tu crois que ça va être encore long? (je déteste les piscines).

– Je ne sais pas, ça avait l'air un peu difficile.

À vingt heures trente, nous avons épuisé les joies de l'eau, et par-dessus tout nous commençons à avoir faim.

Nous nous dirigeons prudemment vers la terrasse. La table a été débarrassée, et dressée. Notre hôtesse est un peu rouge, mais souriante. Elle a rangé le hachoir et relevé ses cheveux en un chignon lâche. Elle est calme. Elle nous sert du vin, que nous sirotions tandis que la nuit tombe. Régulièrement elle disparaît dans la cuisine. Son mari nous fait la conversation. Vers vingt et une heures trente, elle annonce le menu : gaspacho et cake aux légumes de saison. C'est une invention? Oui. Bon (je me méfie des inventions culinaires).

Je mangerais un bœuf. Comme nous buvons depuis une heure, la tête me tourne. Elle arrive avec un plateau, nous distribue de minuscules bols, et avec une louche tout aussi

petite nous sert un mélange broyé de légumes crus qui nagent dans leur jus. En une gorgée, j'ai fini mon entrée.

Du temps passe.

Désormais, c'est une nuit noire qui s'est abattue sur la table.

Le mari est aimable, il raconte des choses (ULM, plongée sous-marine, catastrophe aérienne dont il connaît un survivant, architecture romaine) mais je suis tenaillé par la faim.

Je demande :

– Et le cake ?

– Oui, oui, ça vient.

À l'autre bout de l'obscurité, je la vois plonger la tête dans son énorme four et s'exclamer.

– Purée ! Je l'ai mis sur décongélation au lieu de cuisson !

Car elle possède un four moderne qui fait tout.

Une forme de désespoir m'envahit tandis que j'entends mon ventre gargouiller. Je n'ose pas récriminer, car je ne la connais pas. C'est une amie de Jo. Tu verras, super sympa.

– Bon, dit-elle d'une voix de maîtresse femme, écoutez, en attendant que ça cuise, on va manger les amuse-gueules que j'ai oubliés pour l'apéro.

Et je l'entends qui dispose des soucoupes sur la table. Je l'entends seulement, car si sa cuisine est largement éclairée, ce qui nous permet de la voir évoluer du fourneau à l'évier, nous sommes, nous, plongés dans la plus profonde des nuits, et personne ne semble s'en alarmer. Or j'aime voir ce que je mange, et avec qui. Mais j'ai promis à Jo de bien me tenir, ils sont un peu bohèmes, tu verras, super sympas.

En attendant, tâtonnant dans l'espoir de trouver une cacahuète, je plonge la main dans une mixture gluante.

Elle passe la tête par la baie vitrée.

– J’apporte du pain pour le tarama et le guacamole!

– Chouette! je dis. Et des serviettes, si tu en as.

Des siècles plus tard, tandis que nous sentons la fatigue tomber sur nous car il est bientôt minuit, et que nous avons vidé toutes les soucoupes, fini le pain et le vin, je la vois avec inquiétude démolir quelque chose de bizarre. Je crains le pire.

Bien qu’il soit resté plus de deux heures au four, l’intérieur du cake est resté désespérément liquide. Je me risque :

– Les légumes n’ont-ils pas rendu leur eau, empêchant la cuisson?

– Bingo, dit-elle, c’est ça.

Néanmoins nous mastiquons sans la voir cette étrange mixture.

– C’est du bio, me confie-t-elle.

Alors là.

Elle a prononcé le mot qui fâche.

Je m’en vais lui décliner ses quatre vérités.

Mais soudain un épouvantable vacarme jailli je ne sais d’où me fait faire un bond de trois mètres.

– C’est les grenouilles! me hurle mon hôtesse, car on ne s’entend plus, et, reprenant mes esprits, je visualise cette espèce de bassin vert et profond qui longe la terrasse, rempli de petites bêtes visqueuses. Elles se parlent, continue-t-elle en poussant sur les décibels, aux anges.

Je hais les piscines, le bio et les batraciens. Et j’ai mauvais caractère. Je m’appête à faire un commentaire désagréable

quand une pluie terrible s'abat sur moi, précisément et uniquement sur moi.

– Oh! pardon, dit-elle, c'est l'arrosage automatique.

Il lui faut cinq bonnes minutes pour trouver la manette. En m'éloignant de ces chutes d'eau qui me visent moi et moi seul, je bascule du haut de la terrasse, légèrement surélevée, et me tords la cheville.

– Mince, dit-elle en pouffant, depuis le temps qu'on doit arranger cette terrasse! Elle se tourne vers son mari : Tu as vu, il faut vraiment le faire. C'est le troisième en un mois!

Le troisième? Jettent-ils leurs victimes au fond de cette eau saumâtre? Ou alors les roulent-ils sous la terrasse?

25

Il est désormais une heure du matin.

Nous devons ramener la baby-sitter et nous lever à six heures.

Elle est désolée, elle a oublié le dessert : des brochettes de chamallows. Elle peut s'en occuper maintenant, si nous aimons ça.

Je l'imagine concoctant longuement un petit feu de bois dans un endroit mystérieux mais très sec, et puis je vois, aux alentours de trois heures du matin, les bonbons roses qui dégoulinent dans les flammes. Au point où nous en sommes, j'envisage l'incendie et les canadais. Les pompiers. L'hôpital.

Je dis, C'est pas grave, vraiment, sans façon. De toute manière, on doit y aller, hein, Jo?

Dans la voiture, Jo, ravie, me demande : Alors?

J'hésite, juste un instant. Je suis trempé, affamé, j'ai passé une soirée plongé dans le noir, ma cheville a doublé de volume, des grenouilles se sont parlé et je serais incapable de décrire ce que j'ai mangé.

Pourtant, je réponds : Super sympa.

Ainsi soit-il

Je me réveille brusquement, je ne sais plus où je suis.
Un homme est penché sur moi et me susurre, Je suis
venu te donner l'amour.

J'ouvre les yeux.

Son long nez goutte presque sur mon front.

Sa peau est blanche et ses pommettes sont roses. Il a une
grosse écharpe autour du cou. Il est maigre.

– Tu veux l'amour ?

Qu'est-ce que c'est que cette blague encore ?

Confusément, du fond d'une sorte de coma, j'entends le
va-et-vient de nombreuses personnes, leurs voix sonores,
des alarmes qui sonnent et des chocs métalliques.

Brusquement je me souviens.

Je suis en chimio et j'ai dormi plusieurs heures, assommée
par les perfusions qui l'une après l'autre pénètrent dans mon
sang et explosent mes cellules.

– L'amour, affirme l'homme penché sur moi, grave et triste.

– C'est nouveau ?

– Oui, c'est à l'initiative de l'association.

Je réfléchis.

J'ai cinquante ans, et si de jour je peux encore donner le change, les choses se gâtent quand vient la nuit et que je me défais de mes oripeaux : plus un poil sur le caillou, plus un cil, plus un sourcil. Sur le corps, des balafres dignes du plus téméraire des cascadeurs. Un week-end sur deux, je traîne dans mon sillage l'odeur de la chimio. Je suis tenue d'éviter autant que possible crustacés et vin blanc. À l'eau plate. Mes enfants redoublent tous les trois leur classe. La peau de mes pieds et de mes mains tient plus de la toile émeri que de la soie de ma jeunesse. Parfois une grande plaque rouge barre mon visage et aucun maquillage n'en vient à bout. Je suis devenue un tas d'os peu appétissant, ce qui est un comble pour moi qui ai passé ma vie à faire des régimes. La nuit je dois me lever plusieurs fois pour aller aux toilettes. Mon vieux compagnon de route supporte stoïquement, mais pousse à intervalles réguliers de profonds soupirs.

Suis-je en mesure de refuser ?

D'un autre côté...

Un beau bûcheron, pourquoi pas, mais ce long nez rébarbatif, ce rhume chronique, cette écharpe au mois de juin, ces grands mouchoirs à carreaux...

Je dis, Non, non merci. C'est gentil mais non.

L'homme s'écarte de moi, Une autre fois peut-être ?

– Peut-être.

Il se redresse. Il a un badge.

Je lis Père Marseille, paroisse Saint-B.